

**Amaury Bernard**  
Université Paris Ouest Nanterre La Défense  
200, avenue de la République  
92001 Nanterre, France

**Quand la « drôle de guerre » mobilise la Première  
Guerre mondiale : les représentations culturelles de  
1914 – 1918 chez les combattants français  
de septembre 1939 à mai 1940**

ABSTRACT

The « drôle de guerre » (phony war) that lasted from September 3<sup>rd</sup>, 1939 till May 10<sup>th</sup>, 1940 was a strange period during which both armies faced each other without fighting. Approaches to this period have not been renewed since 1990 and Jean-Louis Crémieux-Brilhac's study on the French people in 1940. The discovery of new sources in the *Bibliothèque de Documentation Internationale et Contemporaine* and the *Service Historique de la Défense*, of soldier newspapers, allows us to write a new historical study of the representations and the mentalities of French soldiers during World War Two. Representations of the First World War during the « drôle de guerre », through the legacy of the *culture de guerre*, modeled the thinking of soldiers and officers. The conduct of the war and the perception of the different actors – fighters and civilians – were under that influence. Because of the absence of battle, the First World War's *culture de guerre* was used by government, propaganda departments and Supreme headquarters to mobilize the soldiers in a war that they did not understand. But if the First World War was omnipresent in the representations of war among French soldiers from September 1939 till May 1940, the reality of war was totally different. The gap

between thinking and action finally led to strategic and military errors that ended with the French defeat in June 1940.

Keywords: Phoney war, World War II, World War I, soldier newspapers, culture of war

Le printemps nouveau devra être la chose des jeunes. Sur leurs aînés de l'ancienne guerre, ils posséderont le triste privilège de ne pas avoir à se garer de la paresse de la victoire (Bloch, 2006 : 652).

Marc Bloch, dans son ouvrage *L'étrange défaite* publié à titre posthume en 1946, mais écrit dès l'été – automne 1940, dénonce l'incapacité de l'état-major militaire français en 1939-1940. Enfermé dans les carcans de la victoire de 1918, le haut-commandement a été incapable de conduire, et même de concevoir une guerre de mouvement moderne.

Pour étudier la question des représentations de la Grande Guerre pendant la « drôle de guerre », nous avons choisi de travailler, en plus des mémoires de combattants, à partir d'une source originale, déjà étudiée au cours de notre master, les journaux du front, écrits par des soldats et pour des soldats. Plus de 140 journaux, couvrant l'ensemble de la période, permettent alors à l'historien de saisir une variété multiple d'expériences de guerre. Sous couvert de l'humour, ces périodiques deviennent de véritables armes sous la plume des rédacteurs et des officiers, et servent pour la mobilisation des soldats.

Quel poids avaient alors réellement les représentations de la Première Guerre mondiale au début de la Seconde ? Comment les représentations de la société en guerre, et de la guerre elle-même de septembre 1939 à mai 1940, pendant la « drôle de guerre », ont-elles été influencées par l'héritage de la culture de guerre de la Première Guerre mondiale ?

Dans une première partie, nous nous intéresserons au rejeu de 1914-1918 dans la pensée et la doctrine militaires françaises de 1939. Dans une seconde partie, nous expliquerons en quoi la culture de guerre de la Première Guerre mondiale aide à créer la culture de guerre des soldats français de 1939-1940, qui n'arrive cependant pas à mobiliser les combattants. Enfin, dans une dernière partie, nous

montrons que cet héritage ne se limite pas à la zone des armées et qu'il imprègne également les fronts domestiques.

1. « On pense à Verdun... » : le poids de la Première Guerre mondiale dans la stratégie française

La Première Guerre mondiale apparaît effectivement comme omniprésente dans les représentations que se font de la guerre les simples soldats comme les officiers. D'un point de vue strictement militaire, les combattants français ne s'imaginent pas un conflit autrement que long, où les deux armées s'enterrent de nouveau dans des tranchées courant le long de la frontière, attendant que le facteur économique, renforcé par l'Empire colonial et par l'alliance avec la Grande-Bretagne l'emporte finalement.

La ligne Maginot en est d'ailleurs un exemple : cette ceinture fortifiée devient alors cette nouvelle tranchée, préparée et bétonnée pour assurer une meilleure protection que de rudimentaires installations en bois. A la balafre laissée par la tranchée dans le paysage est substituée l'invisibilité et le camouflage – qui a connu son essor pendant la Première Guerre mondiale – de véritables forteresses souterraines. L'utilité de cette ligne défensive est alors de placer, devant le mur de poitrines, ce mur de béton armé, réputé infranchissable, afin d'éviter des offensives aussi sanglantes que celles subies pendant la Première Guerre mondiale.

La ligne Maginot entre également dans le cadre d'une perception de la guerre spécifique de l'état-major français. Si ce dernier n'a su comprendre l'évolution tactique de la guerre, il a néanmoins tiré des enseignements stratégiques de la Grande Guerre : la guerre est moins dépendante de l'armée que de l'économie. Le haut-commandement table donc sur une guerre longue, dans laquelle la différence doit être apportée par l'emploi des forces coloniales dans l'effort de guerre. La ligne Maginot, et l'attitude défensive de l'armée française répondent alors à ce choix de l'attente voulue afin de permettre aux économies françaises et britanniques, qui espèrent toutes deux le prochain soutien américain, de surclasser, et ainsi de vaincre l'Allemagne. C'est effectivement l'entrée en guerre des Etats-Unis et de leur puissante

industrie, en 1917, qui a définitivement permis aux armées alliées d'écraser les empires centraux pendant la Première Guerre mondiale.

L'offensive à outrance d'août 1914 s'est-elle substituée en septembre 1939 une défensive à outrance, dans laquelle l'infanterie prédomine ? L'écrivain français Albert Vidalie, soldat pendant la « drôle de guerre », raconte dans ses mémoires publiées en 1952 :

On pense à Verdun, à Tahure, à la boue des tranchées, toutes choses que l'on connaît de réputation, à « l'infanterie est la reine des combats », à « progression par bonds sous le feu de l'ennemi », à « baïonnette on ! », et à « vaincre ou mourir » (Vidalie, 1952 : 23).

Il n'est assurément pas le seul à percevoir la guerre qu'il mène dans l'optique de celle de 1914. La manchette du journal du front, périodique copié sur le modèle du journal de tranchée de la Première Guerre mondiale, *La Chenille*, reprend l'expression déjà employée par Vidalie : « Si l'infanterie est la reine des batailles, le char en est le roi » (*La Chenille n°1*, 1940 : 1). Cette citation est attribuée de manière humoristique à Vercingétorix, l'une des figures emblématiques de l'école de la Troisième République, et connue de tous les Français. L'association dans une seule et même maxime de ce couple « royal » que forme l'infanterie et les blindés montre bien une conception et une tactique militaire héritée de 1917-1918 : le char n'apparaît alors pas comme une arme séparée de l'infanterie, mais réellement comme un soutien à son action, dépendant et manœuvrant avec elle. Cet emploi des blindés sera, en juin 1940, totalement dépassé par les grandes formations de chars utilisées par l'Allemagne nazie, et écartées en France, malgré les interventions de précurseurs comme le colonel de Gaulle.

En termes militaires, la stratégie française et britannique apparaît alors comme dans la continuité de la Première Guerre mondiale, ce qui favorise la perception par tous d'un rejeu de celle-ci qui débute en septembre 1939. Ce rejeu est renforcé par la présence d'un même ennemi que vingt ans plus tôt, permettant aussitôt de remobiliser les mêmes critiques déjà formulées contre lui. Mais comment alors ce rejeu est-il perçu par les combattants ?

2. « [...] Nous ne comprenons pas grand'chose dans la "drôle de vie" [...] » : à la recherche d'une culture de guerre ?

Ces soldats de 1939, comme ils sont en tout point semblables déjà par la forte démarche, la ferme résolution du visage à ceux de 1914-18. Le poilu d'aujourd'hui est bien exactement le même que le poilu qu'il y a vingt ans nous donna déjà la victoire (*Journal de guerre n°3*, 1940 : 8'05)<sup>1</sup>.

Ainsi commente le narrateur du *Journal de Guerre*, une série d'actualités filmées produite par le Service Cinématographique des Armées, lors du cantonnement d'un régiment d'infanterie français en Alsace, en octobre 1939. S'il insiste tout d'abord sur la ressemblance physique, renforcée à l'écran par la silhouette relativement proche entre le combattant de 1918 et celui de 1939, notamment à travers le casque Adrian et les bandes molletières, il utilise ensuite un terme spécifique à la représentation du combattant de la Première Guerre mondiale : le poilu. Cette appellation du soldat n'est évidemment pas neutre : si elle rappelle la violence, l'endurance et la détermination des Français pendant près de quatre ans dans une longue guerre de position, elle incarne également, et le narrateur le rappelle, la victoire de la France sur l'Allemagne. En déplaçant alors ce terme de « poilu » vers les soldats de 1939, l'État-major, qui commande et diffuse les *Journaux de Guerre* auprès des combattants, cherche alors à les sensibiliser à ces qualités de courage, d'endurance et de sacrifice, dans une guerre où l'absence de combat les rendent caduques. C'est dans cette même optique par exemple qu'un journal du front se nomme *Poilu 39*.

Cet emploi n'est donc ni anodin, ni isolé : le vocabulaire de 1914-1918<sup>2</sup> a fortement pénétré les mentalités des soldats de la « drôle de guerre » et renforce ainsi l'idée d'un rejeu de la Première Guerre

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'un film consultable sur le site de l'Établissement de Communication et de Production audiovisuelle de la Défense : <http://www.ecpad.fr/journal-de-guerre-3-semaine-du-1er-octobre-1939/> consulté le 21 mars 2015.

<sup>2</sup> Le vocabulaire de la guerre a notamment été étudié par le linguiste Albert Dauzat pendant la guerre elle-même. L'étude la plus récente et la plus complète sur la création de cette langue de guerre est l'ouvrage de Roynette (2010).

mondiale en septembre 1939. La perception de l'ennemi, absent physiquement jusqu'au 10 mai 1940 à l'exception des coups de main menés de part et d'autre du front, se repose ainsi sur une représentation issue de la guerre précédente, notamment à travers le nom de « boche », qui devient au cours de 1914-1918 un synonyme péjoratif pour Allemand. En percevant mal le changement idéologique annoncé par le nazisme tout au long des années 1930, faisant fi souvent des courants de l'entre-deux-guerres pacifistes et notamment celui amorcé par Aristide Briand à Locarno, l'Allemand redevient ce « boche », ce « Fritz » de 1918, détruisant la civilisation par sa « Kultur » barbare. Le journal du front *Turluret 101*, dans un article de janvier 1940, écrit alors : « Les soldats boches se sont montrés de véritables barbares dans leur campagne de Pologne et ont commis des atrocités épouvantables » (*Turluret 101* n°3, 1940 : 1).

L'image de la Pologne apparaît alors comme un autre lien entre Première et Seconde Guerre mondiale. La défaite polonaise face à l'armée allemande soutenue par l'armée Rouge, en septembre-octobre 1939, amène un léger vacillement du moral de l'armée française, mais est relativement passée sous silence à la fois dans les mémoires comme dans les journaux du front de combattants. Peut-on alors percevoir la Pologne de 1939 comme, consciemment ou inconsciemment, dans l'ombre des crimes allemands commis dans la Belgique de 1914 ? Comment l'occupation d'un pays allié à la France devient-elle une arme de propagande ?

Le récit des atrocités allemandes commises contre la population civile belge pendant la Première Guerre mondiale<sup>3</sup> a été largement diffusé pendant le conflit, alimenté par les témoignages de réfugiés fuyant la zone des combats. Intégrée à la représentation des soldats allemands par la société française, l'image du barbare est donc réemployée dans le cadre de la Pologne. Déjà, lors de la Grande Guerre, la destruction de la ville polonaise de Kalisz par l'armée allemande avait été comparée à une « seconde Belgique » ; la France devient alors cette alliée, vertueuse, combattant pour la liberté des

---

<sup>3</sup> Se référer aux ouvrages d'Annette Becker (2010) et de John Horne (2001).

peuples, défendant des nations, en 1914 comme en 1939, « petites », « héroïques » et surtout « martyres. » L'emploi de ce champ lexical spécifique rappelle alors que le soldat français de 1939 se bat, comme celui de 1914, dans le cadre d'une guerre juste, d'une guerre pour la civilisation. Cette affirmation permet alors de légitimer cette guerre, qui, à l'inverse de 1914, a été déclarée par un régime démocratique, la France, contre l'Allemagne nazie.

Montrer alors la renaissance de l'armée polonaise, dans le cadre des accords entre Sikorski et les gouvernements alliés, permet alors de renforcer le moral de l'armée française, en insistant alors sur la force de l'alliance franco-polonaise. Ainsi, dans *l'Aigle Blanc 137* :

Quelque part, en France, venant des quatre coins[sic.] du monde, par centaines de mille, des fils de la Pologne vont constituer une nouvelle armée. [...] Non, la Pologne n'est pas morte. Russes et Allemands ont cru la murer... définitivement cette fois, en son sépulcre... Mais au printemps prochain, le glaive polonais un glaive trempé et forgé par le sacrifice et le courage de toute une nation, viendra ajouter son poids à la balance des batailles (*Aigle Blanc 137* n°3, 1940 : 1).

Armée sans territoire, à l'effectif dérisoire dans une guerre de masse, sa portée symbolique est cependant grande, et tente en partie d'effacer le souvenir de la défaite, mais également de l'abandon français de son allié oriental. Mais au-delà d'une simple question de « moral », il s'agit de puiser dans cette re-formation de l'armée polonaise une nouvelle justification de la guerre : la Pologne vaincue et l'Allemagne n'attaquant pas, quel intérêt en effet continuer une guerre dont le but déclaré comme premier – la défense des intérêts polonais – s'est volatilisé en même temps que Varsovie capitulait ? La présence de ces Polonais, déterminés à continuer le combat, sert alors à alimenter la finalité de la guerre menée par la France et la Grande-Bretagne.

La culture de guerre de la Première Guerre mondiale est alors utilisée à la fois par le haut-commandement comme par les combattants pour créer une représentation commune de la « drôle de guerre », pour combler l'absence de culture de guerre en 1939-1940. En effet, la période de septembre 1939 à mai 1940 n'a pu être « drôle » uniquement parce que 1914-1918 a été « grande ». C'est le

rapprochement que fait par exemple un autre journal du front, *Bautzen* 39 :

Drôle de guerre... Voilà une expression qui connaît chez nous un certain succès : des voix autorisées l'emploient pour résumer leurs études de stratèges ; nous l'employons, « nous, les petits, les obscurs, les sans grades » pour signifier que nous ne comprenons pas grand'chose dans la « drôle de vie » que nous sommes obligés de mener. Evidemment nos pères qui ont fait la « grande guerre » seraient assez perplexes de voir des poilus mener cette vie-là vu les circonstances (*Bautzen* 39, n°1, 1940 : 1)<sup>4</sup>.

Les soldats de la « drôle de guerre » sont donc imprégnés de cette culture de guerre de 1914-1918, qu'ils essaient de mobiliser pour se donner confiance dans le conflit qu'ils mènent, souvent sans le comprendre. Evoquer pour eux la Grande Guerre apparaît également comme une manière de se rassurer, en se raccrochant à des souvenirs victorieux. Le temps qui s'est écoulé entre les deux guerres mondiales est finalement relativement court et les deux armées françaises, celle de 1918 et celle que 1939 apparaissent comme très similaires : se souvenir des réussites de l'une permet alors de les faire rejaillir sur l'autre. La Première Guerre mondiale, bien qu'elle soit le conflit le plus mobilisé à cet effet, n'est pas la seule, l'épopée napoléonienne<sup>5</sup> étant également privilégiée.

3. « [...] les veuves ragaillardies, reprenant du service [...] » : un arrière remobilisé comme en 1914

Comment le front domestique est-il perçu par les combattants, et comment cette perception est-elle influencée par les représentations héritées de la Première Guerre mondiale ? La distinction réelle entre

---

<sup>4</sup> Le nom de ce journal, composé d'une victoire napoléonienne où le régiment s'est illustré ainsi que de la date de 1939 montre que l'héritage militaire des combattants remonte bien avant la Première Guerre mondiale : l'épopée napoléonienne est ainsi particulièrement réutilisée, pour ses grandes victoires, notamment contre la Prusse.

<sup>5</sup> On s'aperçoit, outre les batailles, que certains noms reviennent souvent, à commencer par le général d'Empire Cambronne, célèbre pour avoir crié « Merde » aux Anglais à la bataille de Waterloo. Ce n'est d'ailleurs pas anodin si les Allemands ont choisi de nommer un journal de propagande nazie parachuté au-dessus des lignes françaises *Le journal de Cambronne*.



front militaire et front domestique semble difficile à faire pendant la « drôle de guerre. » L'absence de combat sur l'ensemble du front, ou du moins l'absence de grandes offensives, tend à diminuer l'opposition entre combattants et non-combattants. Cependant, elle remet également en cause la légitimité et la nécessité de garder les hommes sous les drapeaux.

Le maintien à l'arrière de près d'un million deux cent mille hommes (Crémieux-Brilhac 1990 : 146) pour le bon fonctionnement économique du pays, ces affectés spéciaux, parfois même rappelés de leurs unités cantonnées sur le front, sur la demande de Raoul Dautry, ministre de l'Armement. Le départ anticipé de la zone des armées suscite chez ceux qui restent à la fois jalousie et mépris : ces hommes qui rejoignent l'arrière, espace supposé essentiellement féminin, perdent ainsi une part de leur masculinité, ne défendant plus la patrie par les armes. Ils sont désignés comme ces embusqués de la « drôle de guerre », terme déjà employé pour désigner en 1914-1918 les hommes en âge de porter les armes ayant réussi à rester à l'arrière. C'est ainsi que dans *Ici Lorette*, autre journal du front, le rédacteur accuse l'arrière de préférer l'embusqué au véritable soldat, qui par son apparence repoussante et fatiguée rappelle de fait le permissionnaire de la Grande Guerre :

Si vous arrivez sale, boueux, crotté, ne croyez pas qu'on vous jettera des regards admiratifs, que les enfants diront, en vous montrant du doigt « Il en vient... » Vous vous exposerez seulement à des comparaisons peu flatteuse, pour vous, avec les jeunes embusqués, calamistrés et tirés à quatre épingles de l'arrière (*Ici Lorette*, n° 1, s.d.:2).

Face à ce fossé qui se crée progressivement entre combattants et non-combattants, entre arrière et front, quelles représentations les soldats de la « drôle de guerre » se font du front domestique ? Cette question permet à nouveau de percevoir l'héritage culturel de la Première Guerre mondiale sur la Seconde. L'image de la femme par exemple, en est fortement imprégnée. Si les femmes ne découvrent pas le travail en 1914-1918, elles remplacent de plus en plus les hommes dans l'effort de guerre industriel et économique. L'indépendance qu'elles prennent alors, et notamment financière,

entraîne une peur relative au front pour des hommes qui sentent s'échapper l'emprise qu'ils pouvaient exercer sur leurs femmes. Ces deux aspects, d'une part la mobilisation des femmes, et d'autre part l'anxiété des hommes d'un changement de statut social de leur épouse, se retrouvent en 1940. C'est ainsi que dans *Jusqu'aux boues*, journal du 133<sup>e</sup> régiment d'infanterie de forteresse, le rédacteur évoque cette participation des femmes à l'amélioration du quotidien des soldats par l'envoi de colis, qui montre ainsi que l'arrière se préoccupe de ses soldats.

Dans les familles, on trouve la vieille grand-mère, ses lunettes sur le nez, avec toute une cour de cousines, [...] assises sur le bord des chaises, utilisant les restes de vieille laine pour tricoter des chaussettes neuves pour les soldats. – Les plus jeunes ignorent évidemment la largeur des pieds militaires, mais les veuves ragaillardies, reprenant du service, s'en souviennent encore et leur glissent à l'oreille avec un sourire : « plus large, mon enfant » (*Jusqu'aux boues* n°5, 1940 : 4).

La transmission générationnelle entre les anciennes et les jeunes tricoteuses, évoque un autre transfert de savoir, celui des officiers plus âgés aux nouvelles classes les plus jeunes, celui des vétérans aux « bleus ». L'évocation de la veuve et du service rappellent également cet engagement similaire qu'elles ont du faire au cours de la Première Guerre mondiale, où leurs envois, colis et lettres, vers le front devenaient alors d'une importance capitale pour le maintien du moral au front. Il en est de même pour la « drôle de guerre », où les soldats français, pour tromper l'ennui, ou le « cafard », attendent avec impatience le vague-mestre qui apporte nouvelles et produits du pays et des proches restés à l'arrière. Et pour les hommes sans famille pour les aider, ou sans moyen de les contacter, se mettent en place, copiées sur le modèle de 1915, des marraines de guerre, chargées de soutenir moralement les hommes, en devenant alors des mères, voire des femmes de substitution<sup>6</sup>. Mais ne peut-on pas alors y voir une

---

<sup>6</sup> Les marraines de guerre connaissent cependant une évolution notable entre 1915-1918 et celles de 1939-1940 : l'ambiguïté de la relation que le soldat entretient avec sa marraine en 1939 semble bien plus forte que celle qui pouvait être critiquée au cours de la Première Guerre mondiale.

dépendance naissante, à l'instar des conclusions du travail que Jean-Yves Le Naour a mené sur la sexualité du combattant pour la Première Guerre mondiale (Le Naour 2007 : 77), du front envers l'arrière ?

Afin de reconquérir cette virilité perdue et cette place d'homme à l'arrière finalement laissée vacante par leur départ au front, les combattants français cherchent par tous les moyens de contrôler et de diriger leur famille à l'arrière. Le journal du front *L'écho des Blocs*, publie une série de lettres, fictives, d'un soldat sur le front à sa femme, dans laquelle le mari ne cesse de donner des conseils et de faire des remontrances à sa femme qui visiblement n'arrive pas à gérer la famille et l'exploitation agricole.

Mais la journée ma été gâché au reçu de ta lettre. J'en suis pas co revenu que not viau sois crevé. Comment que ça s'a fait ? T'aurais du faire venir le vétérinaire ; les 20 francs que t'y aurais donné n'aurai peut être pas été perdu, il l'aurai sauvé avec ses médications. Ça nous fait une grosse perte et tu n'as certainement pas pensé à le faire assuré (*L'écho de Thonnelle* n°1, 1939 : 4).

Cette volonté de contrôle prouve alors cette anxiété des combattants de l'émancipation féminine liée à leur travail, une inquiétude qui avait été la même pendant la Première Guerre mondiale et qui avait fragilisé cette « Union sacrée des sexes ». En effet, les hommes avaient accusé les femmes de « mener la grande vie », et finalement de tirer profit pour faire évoluer leur statut social, notamment en ayant une indépendance financière, pendant qu'eux mouraient sur le front. Ne peut-on pas alors voir ces lettres « modèles » diffusées dans des journaux qui devaient touchés une majorité de soldats, comme une tentative pour mettre en garde les combattants français et éviter qu'un tel comportement féminin, indécent selon eux, ne se reproduisent au cours de la « drôle de guerre » ?

Les représentations de la culture de guerre de 1914-1918 apparaissent donc comme omniprésentes dans les mentalités des soldats français de la « drôle de guerre. » Cet héritage, remobilisé afin de fournir aux combattants des valeurs communes qui ont apporté la victoire à la France quelques dizaines d'années plus tôt, est aussi révélateur de l'absence de combat qui empêche évidemment la formation d'une culture de guerre propre à 1939-1940. Face à une

guerre qui n'en est pas une, face à un ennemi finalement absent, face enfin à l'impossibilité des hommes de la « drôle de guerre » de s'affirmer en tant que combattant, car privé de leur pouvoir de tuer, et de mourir, les soldats français puisent alors modèles chez ceux qui sont reconnus comme des héros, les combattants de 1914.

Cette influence culturelle de la Grande Guerre persiste évidemment avec le début de la bataille de France le 10 mai 1940, déclenchée par l'offensive allemande à l'Ouest, qui rappelle de manière volontaire l'avancée allemande de l'été 1914. Le recul français, face à une guerre rapide, une guerre-éclair, imprévisible car improvisée par les généraux allemands, n'abat pas le moral de l'armée alliée, qui croit toujours possible, au début de juin 1940, de mener la bataille d'arrêt, comme la bataille de la Marne avait sauvé Paris en 1914. Mais face à une armée allemande à la mobilité accrue, point de miracle, et le front percé à Sedan et dans les Ardennes ne trouvera jamais la stabilité de la guerre de positions. Ainsi la Grande Guerre a bien été présente dans les mentalités et les représentations des soldats français de 1939-1940, mais dans les faits et dans la réalité militaire, 1940 n'est pas 1914.

#### Bibliographie

- Audoin-Rouzeau S., Becker A. (2000) : *14-18. Retrouver la guerre*. Paris : Gallimard.
- Azema J-P. (2010) : *1940, l'année noire*. Paris : Fayard.
- Bloch M., Becker A., Bloch E. (2006) : *L'histoire, la guerre, la Résistance*. Paris: Gallimard.
- Bourderon R. (2009) : *1939-1940 : la drôle de guerre et la débâcle vues par le caporal-chef Marcel Gibert*. Paris : Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique, n°105-106, pp. 265-285.
- Cochet F. (2004) : *Les soldats de la drôle de guerre : septembre 1939-mai 1940*. Paris : Le grand livre du mois.
- Crémieux-Brilhac J-L. (1990) : *Les Français de l'An 40*. Paris : Gallimard.
- Crémieux-Brilhac J-L. (1994) : *1914 en 1940*. Paris : Vingtième siècle. Revue d'histoire, vol. 41, pp. 32-38.
- Dorgelès R., Rioux J-P. (2013) : *D'une guerre à l'autre*. Paris : Omnibus.
- Fonck B., Sablon de Coral A. (2014) : *1940. L'empreinte de la défaite. Témoignages et archives*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes-Service Historique de la Défense.

- Horne J., Kramer A. (2001) : *German atrocities, 1914 : a history of denial*. New Haven : Yale University Press.
- Le Naour J-Y. (2001) : « *Il faut sauver notre pantalon. La Première Guerre mondiale et le sentiment masculin d'inversion du rapport de domination* ». Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique, n° 84, pp. 33-44.
- May E. (2000) : *Strange victory. Hitler's conquest of France*. Londres : I.B. Tauris.
- Roynette O. (2010) : *Les mots des tranchées : l'invention d'une langue de guerre, 1914-1919*. Paris : Colin.
- Sartre J-P., Elkaïm-Sartre A. (1995) : *Carnets de la drôle de guerre : novembre 1939-mars 1940*. Paris : Gallimard.
- Vidalie A., Effel, J. (1952) : *C'était donc vrai*. Paris : R. Julliard.

#### Sources utilisées

- Aigle Blanc* 137, n° 3, janvier 1940, BDIC, Nanterre, FP 127 rés.
- Bautzen* 39, n° 1, mars 1940, BDIC, Nanterre, FP 129 rés.
- Bleu, Blanc, Rouge*, n° 5, mai 1940, BDIC, Nanterre, 4°P 237 rés.
- Ici Lorette*, n° 1, s.d., BDIC, Nanterre, FP 146 rés.
- Jusqu'aux boues*, n° 5, février 1940, BDIC, Nanterre, 4°P 268 rés.
- L'écho de Thonnelle*, novembre 1939, BDIC, Nanterre, 4°P 252 rés.
- La Chenille*, n°1, janvier 1940, BDIC, Nanterre, FP 137 rés.
- Turluret 101*, n° 3, janvier 1940, BDIC, Nanterre, FP 159 rés.